
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 25/2 (1998)

DOI: 10.11588/fr.1998.2.61343

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Ereignisse selbst, als auch die Forschungsdiskussionen werden von Crouzet weitgehend unkommentiert vorgetragen. Auf über 600 Seiten berichtet er getreulich den Inhalt der gut 500 von ihm herangezogenen Untersuchungen. Auch die zeitgenössischen Quellen, von denen er zentrale Stellen ausführlich zitiert, »afin de mettre le lecteur au contact des rythmes et des expressions d'écriture du XVI^e siècle« (S. 7), interpretiert er nicht selbst, sondern zieht sich auf die Forschung zurück. So werden etwa die Einflüsse des Denkens der Kirchenväter, die in der »Institution de la religion chrestienne« erkennbar sind, zwar aus der Sekundärliteratur aufgezählt, doch nicht am Text selbst belegt (S. 255/6). Der Leser kann die Ergebnisse nur zur Kenntnis nehmen, ohne sie selbst zu überprüfen.

Für deutsche Leser ungewohnt ist auch die stark ereignisorientierte Darstellung der Reformation, die phasenweise völlig losgelöst von religiösen Motiven zu sein scheint: Reformatoren reisten von einem Ort zum andren, trafen sich, schrieben Bücher, begeisterten, ja fanatisierten die Stadtbevölkerung, so daß am Ende der Religionskrieg ausbrach. Doch was der Inhalt der Reden und Predigten der Reformatoren war, worüber sie sich auseinandersetzten, wird zwar referiert, bleibt aber weitgehend ohne Bezug zu den Ereignissen. Was die Reformation so brisant machte, daß Bücher verbrannt und Prediger hingerichtet wurden, ist nur schwer nachvollziehbar. Damit geht einher, daß Crouzet die unterschiedlichen Forschungspositionen nicht gewichtet und auf seine These zuspitzt. Er beschränkt sich darauf, Ereignisse und Forschungsliteratur zu sortieren. Doch die Reihenfolge der Ereignisse allein sagt noch nichts aus über die Beziehungen zwischen ihnen. Die Frage nach der Motivation der historischen Akteure bleibt völlig im Hintergrund. Mentalitätsgeschichtliche Erklärungsansätze, die doch in Frankreich entwickelt wurden, werden zwar zitiert, nicht aber in die Darstellung einbezogen.

Sabine VOGEL, Berlin

André HOLENSTEIN, Bauern zwischen Bauernkrieg und Dreißigjährigem Krieg, Munich (R. Oldenbourg) 1996, XIII–159 p. (Enzyklopädie deutscher Geschichte, 38).

Paru dans une collection qui est conçue pour des étudiants et des historiens spécialistes, le petit ouvrage d'André Holenstein est autant un instrument de travail qu'un guide de lecture et de recherche. A la manière de la collection Clio, il associe, dans une sorte d'état des lieux, les divers secteurs d'investigation de la recherche en histoire agraire et les problématiques afférentes avec les élargissements dont elles ont bénéficié au cours du dernier demi-siècle. Le champ chronologique couvre une période s'étendant du bas Moyen Age à la guerre de Trente Ans, les repères étant fournis par des dates militaires, politiques ou religieuses qui sont parfois étrangères, il est vrai, à la paysannerie elle-même. Centrée sur le monde germanique, mais bousculant les frontières politiques traditionnelles, cette vue d'ensemble débouche sur l'espace de l'Allemagne orientale comme sur celui de l'Alsace, de l'Autriche et de la Suisse, ce qui constitue une gageure, compte tenu de la diversité régionale des situations et de la structure décentralisée dont bénéficient les *Staaten* de l'Empire germanique. Un index à trois entrées – auteurs, lieux et thèmes – facilite la consultation de l'ouvrage.

Dans la première partie, de nature essentiellement structurelle (p. 1–51), les champs thématiques retenus offrent un vaste panorama de l'histoire agraire européenne. Après avoir évoqué les cadres de l'activité agraire (contraintes de la nature, utilisation des terroirs et systèmes de culture, types et niveaux de production, taille des exploitations), l'ouvrage aborde les cercles d'intégration des sociétés rurales: la famille (signification du »feu«, famille étendue et famille-souche, coutumes de succession égalitaires ou inégalitaires, distribution du travail entre les âges et les sexes) et la communauté (typologie, organisation, rapports avec le pouvoir politique). L'ensemble est couronné par les variantes conjoncturelles qu'imposent

le caractère aléatoire des récoltes, les besoins dictés par la pression démographique et les exigences du marché, enfin l'inégale répartition du revenu agricole entre les différentes couches de la société rurale.

Centrée sur les problématiques en cours, la deuxième partie de l'ouvrage (p. 51-122) montre que le »territoire de l'historien« ne cesse de progresser par avancées successives, ce qui témoigne du caractère bien vivant et nullement figé des sciences historiques. La conception même d'histoire agraire a en effet évolué: Friedrich Lütge la limitait aux »constitutions«, Wilhelm Abel l'assimilait à »l'économie agraire«, Günter Franz l'élargissait à la société rurale. Les pulsations conjoncturelles étudiées par W. Abel et se répercutant sur les prix, les salaires et les revenus, se sont trouvées éclairées par les travaux de Ch. Pfister sur le climat et de G. Wiegmann sur les techniques et l'outillage. Erigé en modèle par G. F. Knapp, le dualisme des systèmes agraires (*Grundherrschaft* et *Gutherrschaft*) est replacé, grâce aux travaux de H. Harnisch et d'E. Melton, dans l'évolution d'ensemble du monde capitaliste. Longtemps enfermée dans des types (P. Laslett) et des cycles (L. K. Berkner), la famille est de plus en plus étudiée dans ses fonctions, à la fois comme cellule économique et comme association de travail (M. Mitterauer, C. Ulbrich). L'autorité du père, source de bien des conflits internes (H. Rebel), ne doit pas faire oublier, dans le cadre de la »politisation« de la famille, les liens qu'entretient cette dernière avec la seigneurie (W. Trossbach). Quant à la communauté, longtemps prisonnière d'une conception juridique (K. S. Bader), la priorité étant accordée à l'organisation des communautés, telle qu'elle apparaît au travers des règlements de village (*Dorfordnungen*) souvent héritiers des anciens *Weistümer*, elle s'ouvre progressivement, avec H. Wunder, P. Blickle et P. Bierbrauer, sur le pouvoir politique. C'est qu'émanation du pouvoir seigneurial, prise entre le *Landesherr* et le *Grundherr*, elle accède, grâce aux progrès du communalisme et de la territorialisation, à une certaine autonomie. L'émergence d'une conscience communautaire n'est pas étrangère à l'apparition de révoltes considérées moins »bourgeoises«, à l'image de la guerre des Paysans de 1525 (G. Franz et M. M. Smirin), que réellement »populaires« (P. Blickle). De la *freibürgerliche Revolution* à la *Revolution des gemeinen Mannes*, se trouve ainsi scellée la participation paysanne à la vie politique. Car la guerre des Paysans ne s'explique pas uniquement, loin s'en faut, par »la haine des curés« (H. J. Goertz) et la Réforme cesse d'être étudiée dans sa dimension purement théologique: cette dernière se trouve enracinée dans les croyances et les pratiques religieuses qui jalonnent la vie quotidienne, avec une interférence constante entre la culture des élites et celle du peuple. L'histoire des mentalités (H. Wunder) occupe à présent une place de choix dans l'historiographie allemande.

Qu'on nous pardonne de ne pas les citer tous, ces auteurs qui constituent, comme autant de chaînons, les éléments indispensables et complémentaires de la chaîne historiographique du XX^e siècle: on se reportera à la bibliographie de 348 titres (p. 123-148) qui complète fort utilement cet ouvrage. Qu'on nous excuse d'avoir omis de les situer dans le contexte matériel et mental, dans lequel ils ont vécu et pensé, ce qui est indispensable à la compréhension de leurs apports respectifs.

Au total, même si elle sacrifie aux thèmes de prédilection traités par une historiographie allemande à dominante politique et institutionnelle, la synthèse d'André Holenstein, participe à une triple démonstration: celle de l'extension du »territoire de l'historien« du politique, de l'institutionnel et du juridique au social et au culturel; celle de l'émergence constante de problématiques nouvelles, à la fois éclairantes et stimulantes; celle enfin du rapprochement des problématiques de part et d'autre du Rhin. Car de quel droit, sous prétexte qu'ils ont été les premiers à bénéficier du courant novateur de »l'École des Annales«, les historiens français pourraient-ils prétendre monopoliser la »nouvelle Histoire« qui est, par ailleurs, en perpétuelle évolution?

Jean-Michel BOEHLER, Strasbourg